

Études littéraires africaines

Garnier (Xavier) & Warren (Jean-Philippe), dir., *Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 156 p.



Florence Paravy

Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018483ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018483ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paravy, F. (2012). Compte rendu de [Garnier (Xavier) & Warren (Jean-Philippe), dir., *Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 156 p.] *Études littéraires africaines*, (34), 105–108. <https://doi.org/10.7202/1018483ar>

ou encore lorsqu'ils oscillent entre deux ou plusieurs domiciles, ils sont alors caractérisés comme des figures de « passage » (*ibid.*).

Les auteurs regrettent à cet égard que l'imprévisibilité d'une trajectoire individuelle empêche parfois l'inclusion d'un auteur au sein d'une nomenclature où il aurait eu au bout du compte sa place, comme c'est le cas pour Wajdi Mouawad qui, « après un long séjour au Québec, est revenu dernièrement vivre en France » (p. 10). C'est sans doute l'unique limite – d'ailleurs prise en considération par les auteures dans leur réflexion méthodologique et conceptuelle – de l'entreprise, que de circonscrire *de facto* la migration, qui l'excède nécessairement, au statut et à la situation de l'écrivain qui a migré, qui plus est à un âge et dans des circonstances bien délimitées. Un autre choix a en effet consisté à se centrer sur une « génération littéraire » (p. 10), d'où les dates encadrant la production retenue (1981-2011), qui exclut également les auteurs relevant uniquement de la paralittérature (littératures policières, de jeunesse, etc.).

Quoi qu'il en soit, on ne saurait épuiser la consultation et la lecture d'un volume aussi riche. On ne peut qu'inciter les chercheurs en littératures africaines à s'y plonger, puis y revenir pour revisiter des figures bien connues « d'ancrage » (Monénembo, Ben Jelloun, Tchicaya U Tam'si...) ou « de passage » (Djebar, Mongo Beti, Mabanckou, Waberi...), mais aussi pour découvrir ou redécouvrir d'autres œuvres placées sous le signe de la migration.

■ Catherine MAZURIC

*Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*⁶

Ce volume passionnant rassemble huit études consacrées à des écrivains d'origines fort diverses (Madagascar, Égypte, Québec, Suisse, Roumanie, Suède, Afrique subsaharienne, Algérie), mais il n'a rien d'un assemblage hétéroclite, bien au contraire : tout l'intérêt du thème choisi, les *Écrivains francophones en exil à Paris*, est qu'il fait émerger, au-delà de la singularité de chaque parcours et de chaque œuvre, de nombreux points de convergence révélant la grande complexité de la notion d'exil et l'extrême ambivalence de cette « ville-lumière » qui, depuis des siècles, attire comme un aimant des artistes de tous horizons et face à laquelle l'écrivain francophone ne

⁶ Garnier (Xavier) & Warren (Jean-Philippe), dir., *Écrivains francophones en exil à Paris. Entre cosmopolitisme et marginalité*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 156 p.

peut échapper à l'expérience d'une « aventure ambiguë » plus ou moins douloureuse selon les cas.

Complexité, ambivalence, ambiguïté, paradoxe : voilà en effet les maîtres mots de ce volume et l'étude de Mireille Calle-Gruber sur A. Djébar regorge d'expressions qui pourraient sans aucun doute s'appliquer aussi bien aux autres auteurs étudiés : l'exil, écrit-elle, est « *la présence d'une absence* » (p. 135), il « dépouille et libère ; il prend et il donne » (p. 130). Dans ce Paris qui accueille les écrivains ou les personnages de leurs œuvres, tout, en effet, semble « double et duplice » (p. 133). Ainsi d'E. Ionesco, par exemple, dont Marina Mureșanu Ionescu montre que la perception de Paris oscille, tout au long de sa vie, entre enfer et paradis, et que cet « *exilé* par définition, où qu'il fût » (p. 86) a toujours été « le prisonnier d'un cercle infernal, où de fulgurantes éclaircies paradisiaques alternent avec le désespoir le plus sombre » (p. 95).

Mais de quel exil parle-t-on ici ? En fait, dans la plupart des cas, il ne s'agit pas du sens premier du terme, d'une expulsion ou d'un départ imposé par les circonstances. Les auteurs étudiés ont généralement choisi librement de séjourner à Paris – le cas d'E. Ionesco constituant ici une exception partielle – et l'exil n'a rien d'une situation objective : il est de l'ordre du vécu intime, du rapport singulier qui s'établit alors entre lieu d'origine et lieu d'expatriation.

Paris est donc d'abord objet de rêve, espace de désir, en tant que ville-phare des Lettres et des arts, où l'auteur francophone de la « périphérie » peut espérer trouver légitimité et notoriété, où un auteur scandinave tel qu'A. Strindberg cherche à échapper à « une *doxa* imposée par les instances de consécration en Scandinavie peu ouverte au renouveau esthétique du projet moderne » (Sylvain Briens, p. 97).

C'est d'ailleurs un lieu connu avant même d'être visité, mille fois parcouru par le biais des lectures. Le cas de J.-J. Rabearivelo est de ce point de vue particulièrement frappant car, comme le montre Claire Riffard, il n'est jamais allé à Paris, et pourtant ses *Calepins bleus* prouvent qu'il ne cesse d'y vivre par son imagination, ses lectures et sa correspondance. Ici surgit le premier paradoxe : ce n'est pas à Paris, mais *de* Paris que l'écrivain se sent exilé, et ce dans son propre pays.

En revanche, pour tous les autres, le Paris rêvé, souvent idéalisé, va entrer en conflit plus ou moins violent avec la réalité. Selon Sylvain Briens, c'est, pour A. Strindberg aux prises avec un « sentiment d'exil à la fois douloureux et productif » (p. 99), le lieu d'une quadruple crise, psychologique, spirituelle, esthétique et scientifi-

que. Pour les Suisses, les Québécois ou les Égyptiens francophones, c'est « la communauté de langue [qui] se révèle paradoxalement un facteur d'exclusion » (Dominique Combe à propos de C.-F. Ramuz, p. 73) : face au parisianisme des milieux littéraires, les uns et les autres se sentent taxés de « provincialisme », éprouvent de manière aiguë leur marginalité – voire leur insécurité – linguistique. Mais si C.-F. Ramuz peut « se “repayer” en écrivant dans sa propre langue » (Dominique Combe, p. 74) et compenser la désillusion parisienne par un enracinement d'autant plus profond dans sa terre natale, tel n'est pas le cas de ceux qu'on appelle au Québec, depuis la fin du XIX^e siècle, les « retours d'Europe ». Michel Lacroix et Jean Philippe Warren montrent ainsi l'ambiguïté et l'inconfort extrêmes de leur situation : l'expérience parisienne est un échec, et le retour au pays est vécu comme un nouvel exil. Transformés par leur séjour parisien et défendant « la nécessité d'un rattrapage culturel » (p. 59), ils sont bien souvent stigmatisés par leurs compatriotes : « Ils arrivent trop Québécois pour la France et repartent trop Français pour le Québec » (p. 58). Ainsi l'exil, « l'absence à soi » (p. 62), la dépossession, le vide, vont-ils devenir, notamment à l'époque de la Révolution tranquille, des thèmes obsessionnels, marqueurs d'identité « d'une société entière mal assurée de son langage et de sa culture » (p. 62). Quant à Tewfik al-Hakîm et Elian J. Finbert, ils marquent, selon Marc Kober, un net tournant dans la représentation de Paris proposée par la littérature égyptienne francophone : l'apologie de la ville mythique cède le pas à un regard plus distancié, voire critique. Envisagé au départ sur le mode de l'ouverture, de l'enrichissement artistique, le séjour parisien débouche plutôt dans leurs œuvres – voire, pour le second, dans sa vie –, sur un échec, un sentiment de malaise culturel né de l'impossible symbiose entre deux civilisations.

On n'est pas loin ici de l'expérience parisienne évoquée par les auteurs africains de l'époque coloniale. À partir de *Mirages de Paris*, d'O. Socé, de *Chants d'ombre* de L.S. Senghor, d'*Un nègre à Paris* de B. Dadié et de *L'Aventure ambiguë* de C.H. Kane, Xavier Garnier décrit trois phases, diversement présentes selon les œuvres. La première est celle de l'enthousiasme et de la fascination, notamment esthétique. La seconde est marquée par un processus « d'individuation » favorisé par la solitude, l'indifférence inhumaine des foules parisiennes, voire la perception de la capitale comme espace de mort. Enfin se produit la « phase de fraternisation où l'exilé établit des liens avec d'autres exilés » (p. 110) et la prise de conscience politique au cœur même de la capitale impériale.

Quant à l'étude de Mireille Calle-Gruber sur A. Djébar, elle souligne notamment la dimension « généalogique » (p. 127) de l'exil parisien qui porte en lui la mémoire collective de l'Andalousie perdue, et l'ambivalence systématique de cette expérience rendant toute chose, tout être, instables et réversibles. La dernière phrase de cette contribution vient à point pour conclure l'ensemble des articles : « C'est l'exil dans la langue de l'autre qui porte le désir de littérature » (p. 140).

Signalons enfin que le volume se clôt sur un témoignage autobiographique en contrepoint : celui de Régine Robin qui explique à quel point, pour cette « fille d'immigrants à Paris, [...] deven[ir] une immigrante à Montréal » (p. 143) fut une longue et douloureuse épreuve de l'exil, avant qu'elle puisse éprouver le sentiment d'appartenir vraiment à son nouveau pays.

■ Florence PARAVY

*Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*⁷

Le *Dictionnaire des écrivains migrants* salue, en épigraphe, « [c]es êtres de frontières, ces inclassables, ces cosmopolites »⁸, avec un mot de Julia Kristeva. Significativement, c'est avec un propos emprunté au même ouvrage, *Étrangers à nous-mêmes*⁹, que s'ouvre le premier des deux courts volumes coordonnés par Ilaria Vitali¹⁰. La tonalité en est cependant bien différente, puisque Kristeva écrivait encore : « Nulle part on n'est *plus* étranger qu'en France »¹¹. « Propos pessimiste », relève I. Vitali, bien qu'il soit susceptible d'un retournement salvateur dès lors qu'il s'agit d'écrivains ou d'artistes, dont l'« exception culturelle » pourra alors être portée au pinacle (p. 7). Mais à la catégorie déjà multiforme des « étrangers », qui faisait l'objet de la réflexion de Kristeva, les contributeurs de l'ouvrage entendent en substituer une autre, problématique et problématisée, celle des « *intrangers* ». Ce premier volume regroupe

⁷ Vitali (Ilaria), dir., *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 147 p.

⁸ Mathis-Moser (U.) & Mertz-Baumgartner (B.), « Introduction », *Passages et ancrages...*, op. cit., p. 7.

⁹ Kristeva (Julia), *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988, 293 p. (repris en Folio Essais en 1991).

¹⁰ Le second volume de cet ensemble est paru sous le titre *Intrangers (II). Littérature beur, de l'écriture à la traduction* (Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 189 p.).

¹¹ Kristeva (J.), *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p. 57.